JOHANN NESTROY

LES GARNEMENTS À L'ÉCOLE

(Die schlimmen Buben in der Schule)

Burlesque avec chants en un acte

Traduit de l'allemand (Autriche) par
Catherine Creux et Marc Lacheny

Répertoire Germanique unique

EDITIONS DU BRIGADIER

Les Garnements à l'École opposent l'humour et la vitalité de jeunes élèves certes dissipés, mais pleins de bon sens, au souci exagéré d'ordre et de discipline des adultes. Cette farce endiablée fera la joie des petits et des grands.

La pièce a été créée le 10 décembre 1847 au Carltheater de Vienne.

Johann Nestroy (1801-1862) est un comédien, directeur de théâtre et auteur dramatique qui, avec son prédécesseur Ferdinand Raimund, est aussi célèbre et joué en Autriche que le sont Eugène Labiche et Georges Feydeau en France. Mélange de comédie vaudeville et de satire sociale, les pièces de Nestroy, comme celles de Molière ou de Beaumarchais, ont gardé toute leur exubérance et tout leur mordant.

Les Editions du Brigadier ont entrepris de traduire une quinzaine d'œuvres de Ferdinand Raimund et Johann Nestroy. Pour ce faire, elles ont rassemblé, autour de Henri Christophe qui coordonne la traduction, une équipe composée de Jean-Louis Besson, Catherine Creux, Marc Lacheny et Sylvie Muller.

Prix : 11,50 €
ISBN : 978-2-494702-79-0

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Le Baron Nimbus, propriétaire terrien
Létoile, conseiller municipal
Legras, maître d'école au château du baron
Marinette, sa fille
Monsieur Limportant, intendant du domaine
Stanislas, son fils
Madame Lebec, gérante du château
Guillaume, son fils
François Régent, surveillant

Les élèves de l'école de Legras :
Pierre Persil, le fils du jardinier du château
Antoine Renard, le fils du garde forestier
Blaise Pichet, le fils du sommelier
Sébastien Grossier, le fils de l'inspecteur
Christophe Koloss, le fils du greffier
Plusieurs élèves
Babette, la vieille servante de Legras
Les parents de tous les élèves
Deux trompettistes
Un timbalier
Un valet de chambre
Un chasseur
Deux serviteurs

L'action se déroule au château du baron dans la salle de classe du maître et dure du petit matin jusqu'à midi.

La scène représente une école dont la porte d'entrée est peinte ; à droite et à gauche, au premier plan, des portes latérales. À gauche, si l'on vient de la porte latérale, une estrade haute de trois marches, surmontée d'un pupitre, s'étend le long du mur latéral sur deux niveaux. À l'extrémité de cette tribune, sur le côté, le tableau noir. Au fond, un peu d'espace. En face de l'estrade, quatre bancs alignés les uns derrière les autres, perpendiculaires au spectateur. Au premier plan, de l'espace.

Scène 1

Le conseiller municipal Létoile, François. À l'ouverture du rideau, François entre en scène avec le conseiller municipal, Létoile. Létoile est vêtu d'une simple redingote ; François porte un gros paquet de livres emballés dans du papier kraft.

François. — Comme je le disais, il n'est pas chez lui, je l'ai croisé ce matin *(il pose le paquet sur le premier banc)*, mais si vous voulez l'attendre ici —

Létoile. — Du bureau de poste jusqu'ici, vous m'avez dépeint cet homme avec tant de vivacité que je n'ai plus guère besoin de le rencontrer en personne. Il semble juste que, par excès de passion, vous —

François. — Le maître est assurément un brave homme au grand cœur !

Létoile. — Mais j'entends parler de désordres dans l'enseignement prodigué ici au château ; pourquoi le taire ?

François, *hésitant un peu.* — Parce que — *(Pour lui-même :)* Cet étranger a quelque chose d'impérieux et inspire confiance en même temps —

Létoile. — Ne craignez pas de nuire au maître d'école par votre franchise !

François. — Il n'est certainement pas responsable. Cette chère jeunesse a un peu pris le dessus sur ce brave vieillard, voilà tout.

Létoile. — Cela arrive souvent à ces messieurs. L'âge seul ne garantit pas le respect de la jeunesse, cela produit hélas souvent l'effet inverse. Ce serait donc justement à vous de — vous êtes son assistant, non —

François. — Ah, si seulement je l'étais ! Mais il me refuse absolument ce titre ! « Surveillant » — voilà tout ce qu'il m'accorde. Il diminue ainsi mon prestige et m'empêche de paraître comme je le voudrais.

Létoile. — Vous est-il hostile ?

François. — Oh non ! Mais — on ne peut pas vraiment lui en vouloir — il est anxieux, il a toujours peur de perdre sa position précaire ici, c'est pourquoi il ne veut absolument pas que l'on remarque qu'il aurait déjà besoin d'un assistant à cause de son âge.

Létoile, *pensif, pour lui-même.* — Eh bien, eh bien — nous verrons —

François. — Je peux vous demander à qui j'ai eu l'honneur de parler —

Létoile. — Je — Je suis — J'écris pour le conseiller municipal.

François, *à part.* — Un scribe ? Et il m'interroge comme ça — j'ai presque envie de —

Létoile. — Adieu !

François, *pour lui-même.* — Faut pas se fâcher avec ces gens-là ! *(À voix haute :)* Souffrez que je vous accompagne.

Il sort avec Létoile par la porte centrale.

Scène 2

Marinette, seule.

Marinette, *entrant seule par la porte latérale de droite avec un plumeau à la main.* — Cela fait plus d'une heure qu'il me fait poireauter en vain, l'ignoble — ah, il ne le mérite pas — *(Elle gravit les marches de l'estrade et nettoie la table.)* C'est quand même quelque chose que de trôner sur une estrade, ne serait-ce que pour y balayer la poussière ! Cette poussière-là, c'est de la poussière scolaire, or la poussière scolaire renferme de l'érudition, l'érudition de la pédanterie, et la pédanterie une froide rigueur dont j'ai besoin maintenant pour donner à môssieur François le blâme qu'il mérite.

Scène 3

La précédente, François.

François, *entrant par la porte centrale, et apercevant Marinette.* — Marinette, chère et tendre Marinette !

Il veut courir vers elle.

Marinette. — Arrière ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ! Arrêtez-vous à la première marche de l'estrade !

François. — Vous êtes fâchée contre moi ?

Marinette. — Répondez à ma question ! Où étiez-vous ce matin ?

François. — Je devais —

Marinette. — Pas d'excuses ! Pourquoi n'êtes-vous pas passé, en homme de parole, devant la balustrade d'un certain petit jardin fleuri ?

François. — Comme j'aurais aimé — mais j'ai dû aller à la poste.

Marinette. — Qu'aviez-vous à y faire ?

FRANÇOIS, *désignant le paquet qu'il a apporté plus tôt.* — À réceptionner ce paquet ; il est certes adressé à monsieur votre père, mais j'ai estimé qu'il était de mon devoir de lui épargner la peine de porter ce fardeau assez lourd jusqu'ici.

MARINETTE, *émue.* — François, vous êtes si bon, — si — *(se ressaisissant)* je m'oublie — je suis trop indulgente. Vous méritez une punition.

FRANÇOIS. — Vous m'en donneriez vraiment une ?

MARINETTE. — Disons qu'une petite heure à genoux ne serait pas superflue !

FRANÇOIS. — Oh, laissez-moi plutôt rester à genoux ici toute la journée à vous adorer, charmante créature — la punition est trop belle !

Il se met à genoux sur la marche la plus basse de l'estrade.

MARINETTE, *prenant peur.* — Mon Dieu, que faites-vous ? Si mon père arrivait !

Elle s'approche de lui pour le relever.

FRANÇOIS, *la prenant dans ses bras.* — Marinette ! Divine Marinette !

MARINETTE, *le repoussant.* — Mais François, vous oubliez que vous êtes à l'école.

FRANÇOIS. — Qui vous dit que je suis un élève ?

MARINETTE. — Mon père, tous les jours !

FRANÇOIS, *se levant.* — Il ne se rend donc pas compte que je suis ici depuis trois ans uniquement pour être sous le même toit que vous ! D'ailleurs, il est ingrat de sa part que —

MARINETTE. — Ah, ne traitez pas mon père d'ingrat, il reconnaît assurément vos mérites, mais son anxiété —

FRANÇOIS. — Je fais assurément pour lui tout ce qu'un assistant digne de ce nom peut faire, et j'aime même sa fille.

MARINETTE. — Cela fait-il aussi partie de vos mérites ?